

La Gazette de l'Equipe du Journal

LE PROGRÈS



ÉDITÉE POUR LES CAMARADES MOBILISÉS ET PARAISSANT
LORSQU'ELLE PEUT

Rédaction et Administration

Rue Bellecordière, Lyon

1917

1917 !... Sera-ce l'an de la rédemption ? Serons-nous, pendant son cours, à jamais délivrés du monstre germanique et tout à la fois sauvés de nous-mêmes ?

Pour la troisième fois, ô vaillants camarades, Noël — jour où les religions acclament un illusoire sauveur — et l'an neuf vous trourent aux tranchées, face au Boche maudit, et par trois fois la Mort a fauché dans vos rangs...

Douloureuse et cruelle évocation ! Chambonnet, Allagnat, Achard, notre bon Théo, courageux compagnons qui succombâtes héroïquement à l'ennemi pour notre grande cause, nous gardons pieusement votre mémoire chère, avec l'espoir que votre sacrifice ne fut pas vainement consenti...

O mil neuf cent dix-sept, sois l'an de victoire, de gloire et de grâce ! Que ton millésime reste dans l'Histoire du monde comme la date d'or où la Guivre fut terrassée, comme l'aurore de l'ère nouvelle où la Paix féconde et heureuse fit renaître sur la terre le sourire et la joie !

Courage, poilus, courage ! Que 1917 voie votre dernier et décisif effort, la fin de vos peines et de vos souffrances et votre glorieux retour !

Au gui, l'an neuf !

Le vieux gui gaulois, symbole de sauvegarde contre les maléfices et le malheur, de naissance et de durée.

Et le gui reverdit sur les chênes...

L'EQUIPE.

TUÉ A L'ENNEMI

Le dépositaire général du Progrès, Adrien Bernard, vient d'être cruellement atteint en la personne de son plus jeune fils, Emile BERNARD, glorieusement tué à l'ennemi. En ces tristes circonstances, nous présentons à Mme et M. Adrien Bernard, à notre camarade de la gravure, Henri Bernard, et à leur famille, nos plus vifs sentiments de condoléances.

EN PERME

Pierre PRENAT est venu, le 8, en perme de sept jours prendre l'air de la maison. Il faisait, à Cherbourg, le même temps qu'à Lyon, mais au bord de la Manche les naturels appellent la bruine le *crachin*. L'ami Pierre nous a promis qu'en mai 1917 il serait de retour, installé à son bureau, en train de traduire les départements. Bon espoir !

Le 17, nous avons entrevu CHIVAYDEL. Entrevu ? Oui. Voici pourquoi : « Sitôt qu'ils me voyaient, écrit notre sergent à Blaise, les collègues me disaient : « Encore toi ici ! Comment se fait-il que tu es en perme ? » Un peu plus ils m'auraient traité d'embusqué ! J'ai donc tâché de vivre le plus caché possible ». Depuis qu'il a regagné son poste, les Boches sont assez sages, mais c'est le temps qui ne l'est pas. Pluie, neige, froid. « Cela ne vaut pas le climat de Lyon, dit Chivaydel, ni surtout la température du Progrès ! »

Le 23, PAGANON, habillé, casqué, prêt au départ. L'ami Joseph-Etienne, venu pour une perme de sept jours, le mardi, n'avait pu profiter que de quarante-huit heures, un télégramme l'ayant brusquement rappelé à Grenoble. Il a rejoint au 340^e, compagnie de mitrailleuses. « Me voici arrivé, écrit-il à Burbulle, après trois jours de voyage. Je me trouve avec Bottinelli, mais il était parti en perme quand je suis arrivé. Santé bonne. Boue et pluie à volonté. » Nous souhaitons à notre brave camarade la meilleure chance possible.

Le 26, Alfred ROCHE. Notre sergent-vague-mestre a bonne mine. L'air salé de la Manche ne l'a pas encore trop tanné. Il est vrai que les travaux de chemin de fer se font, en ce moment, sur les glaciés et ne sont pas encore arrivés à la dignité. Notre ami est venu nous voir avec son fils, qui appartient à la dernière classe et sert dans l'artillerie, à Grenoble.

Jean SEMARD nous est arrivé le 30. Il a été malade. Atteint d'une bronchite, il a dû tirer environ un mois d'hôpital, après quoi on lui a accordé royalement sept jours de convalescence. Canard à meilleure mine, bien qu'il laisse repousser son bouc — un bouc qui grisonne. — Il attend impatiemment la fin, désireux de revenir autour du marbre, manier, au lieu de la pelle, de la pioche ou des obus, les paquets, les formes, les filets, les noix et les biseaux.

Le même jour, Louis CARRIE. Nous étions depuis un certain temps sans nouvelles de notre camarade et les *Gazette* que nous lui avions

expédiées nous étaient revenues. La raison ? C'est que de l'hôpital de Vittel, on l'avait envoyé à l'hôpital 16, puis à Desgenettes où il n'avait aucune permission de sortir. On vient de le renvoyer dans la zone des armées à Saint-Dizier pour passer devant le conseil de réforme qui statuera sur la question de savoir ce qu'on va faire de notre ami.

Nous avons eu aussi le plaisir de serrer la main de « not' général » Joanny BOTTINELLI en perme de sept jours. Il nous arrivait de la Woèvre, en bonne santé physique et morale. Et nous avons trinqué au maintien de sa santé, à l'espoir de la paix pour 1917 et à ce que la chance continue à accompagner notre camarade jusqu'à la fin.

Etienne PAMPUZAC rejoint le front. Notre brave capitaine est affecté au 109^e.

Joseph MIAZ, en perme de sept jours, est venu bécaner un petit peu. Ces derniers temps, en fait de télégraphie, les sapeurs avaient à combler des tranchées creusées pour l'instruction des téléphonistes rejoignant le front. L'ami José pense à son retour être envoyé au Maroc ou à Salonique.

Blaise de son côté a reçu la visite de :

Marcel MARTINAND. Bourbaki a quitté Mercurey pour sept jours au début de décembre. En instance de départ pour le front.

Victor DUMETZ. L'ami Raguinet a quitté Chambarand d'abord pour le fort de Comboires près de Grenoble, puis pour la Part-Dieu à Lyon. Il est toujours dans l'artillerie et ne s'en fait pas trop.

« 7 jours sont vite passés », nous disait Jean CARRON, et dans la crainte que rata brûle, notre cabot d'ordinaire s'est empressé de rejoindre sa batterie. — « Me voilà rendu et arrivé à bon port, nous écrit-il le 20 décembre. Mais M^ossieu Cafard m'a accompagné tout le long de la route. Il neige, il fait froid. J'ai changé de secteur : 47 au lieu de 96 et nous sommes à 3 kilomètres des Boches. »

BRIGNON a définitivement abandonné ses Alsaciennes pour une région moins hospitalière, et tout en laissant son ami Forest au port d'armes, cherche à profiter de son mieux de ses 7 jours. Voyez cuites en perspective.

Notre chef-mécanicien, Louis SERMET, laissant ses convois automobiles pour 7 jours, a tellement contracté l'habitude de voyager, qu'il continue, nous ne le voyons que par intervalles.

François BALVAY, a abandonné sa cuisine où il est toujours très affairé, pour sept jours, qu'il se proposait de passer le plus gaiement du monde, souhaitant que ce fût la dernière perme avant la paix.

Paul MOINE a quitté les Docks pour le ravitaillement. En hiver c'est dur, en été c'est bon. Il convoie toutes sortes de choses dans tout l'est de la zone des armées. Enfin il jouit dans ce poste d'une chose appréciable : beaucoup plus de liberté.

GIGARET, qui ne nous donne pas souvent de ses nouvelles, a abandonné le ravitaillement pour sept jours et est venu nous voir. En bonne santé.

MALIGNON, toujours à la mélinite où il se roule doublement.

Claudius RAY. Notre double a abandonné son dépôt pour sept jours, toujours fringant.

LACOMBE, est venu du dépôt des récupérés de Richerenche (Vaucluse), pour six jours, passer les fêtes du jour de l'An et nous montrer sa croix qu'il porte fièrement.

Michel VERMOREL, partant pour Salette, est venu pour quatre jours, respirer l'air de la rue Bellecordière.

Louis TERRY, toujours au ravitaillement, a plus que jamais une confiance absolue en la victoire et ne cesse de répéter qu'on les aura (non pas les pieds gelés) mais bien ces maudits Boches.

Tous nos visiteurs adressent au poilus, leurs meilleurs vœux et amitiés.

POÈMES DE LA TRANCHEE

Le Mal des Totos

*L'un, derrière une muraille,
Pudiquement se débraille ;
Puis vif comme un ouragan,
S'administre avec délice
Une claque sur la cuisse,
Pour assommer l'intrigant.*

*L'autre sentant que ça grouille,
Sans avoir l'air de rien, fouille
La poche de son dolman ;
Et peu à peu, c'est très drôle,
Sa main remonte à l'épaule
Et frotte énergiquement.*

*Celui-ci qui fait du zèle
Pour arranger sa bretelle,
Livre un combat de très près
A l'infâme parasite
Qui vient de rendre visite
A son épiderme frais.*

*Et celui-là, c'est classique,
Sur sa cage thoracique
Promène des doigts vengeurs,
Qui cache son entreprise
En boutonnant sa chemise
Avec des gestes rageurs.*

*Pour ma part, je le confesse
Je me suis gratté la fesse,
Un beau matin, jusqu'au sang ;
Ce morceau, sans aucun doute,
Aux totos que je redoute
Dut paraître appétissant.*

*Que faire ? Il est impossible
De ne pas servir de cible
Aux dards de tous ces colons.
Je ne connais qu'un remède,
Il peut vous venir en aide :
« Gardez vos ongles très longs ! »*

CHATTERTON.

EN TRAMWAY

Dans le tramway, un garçonnet enthousiaste renifle d'effroyable façon. Une vieille dame, à la longue un peu agacée, lui demande :

— Dis, mon petit, tu n'as pas de mouchoir ?
Alors le gosse, d'un air dédaigneux et méfiant :

— Si, j'en ai un, de mouchoir. Seulement, j'interprète pas aux gens que j'connais pas !

Parlons "Batiau"

Une pipe, un chiqué ! comme disait ce pauvre Joseph Bel, et parlons *batiau*. Je me sens d'humeur à pallasser. J'avais d'abord pile le cassetin aux apostrophes dans l'intention d'en adresser une sentie à ce choufflic de Guillaume, mais j'ai remis mon labeur, ça ne venait pas. Et puis, on a son amour-propre. Ma copie eût sans doute été pleine de mastics. Ce que la galerie se serait forquée ! Que de roujances et de pistographies avec un tas de postcenseurs comme Lenuimèche, Bourrec, Lubrano ou Noga ! Ne croyez pas cependant que je veuille piger la vignette à personne ni faire le moindre charriage. Il y en a du reste qui trouveraient plaisant de prendre leur croûte ou leur cran et de rester chevrotins pour la quinzaine. Alors, pas moyen de faire de combine ni de s'arroser le gargavio, et comme je suis — je l'avoue sans honte — un tantinet bibassier, je n'aime pas piler de sèche.

A la pige de jour, Aimé ROCHE, aidé de Jean GUILLEBERT, fait pendant une quinzaine la une et la deux ; Emile GAUTHRIN, gros, gras et rond (1), mène comme tel les choses rondement et enlève, avec NICOLAS et MILLET-LA-PIPE, la mise en page de nuit en fredonnant un petit air. Puis, pendant huit jours, Jean Guillebert est de nuit, Emile Gauthrin de jour, et notre rédacteur en chef s'occupe de mille petites choses qui ressortissent à sa fonction. Jean HIAIX, définitivement au *Progrès* depuis août, apporte ses soins plus spécialement aux départements, qu'il dispose avec amour entre les colombelles de la trois, dont la confection lui est dévolue. LENFUMÉ, auquel on a adjoint le jeune frère de BRIGNON, fume toujours d'innombrables bouffards.

Pour l'équipe « MILLET-LE-FOL » est de nuit avec le dimier GREBOT et Marius BONNARD, qui est en même temps mécanicien. Jean BERGERET, Marius BEUSSE sont éculeux. Marius GAUQUEUX, qui l'était aussi, a été versé dans le service armé et affecté aux autos. NOGAREDE est homme de bois aux titres, en attendant que Duvaut rentre. MICHEL a déterminé son vis-à-vis FRANÇOIS à employer l'Eau merveilleuse qui fait repousser les tifs et PÉTRUS a la charge de mesurer quotidiennement la pousse sur les deux têtes, à l'aide d'un typomètre. BULARD se promettait d'user aussi de cette eau pour se teindre et se rajeunir ; il n'y a rien à faire. RAULY, lui, sombre dans l'antialcoolisme et fait la propagande avec le délégué Cauvin. Cauvin ! Qu'au vin soit porté le coup mortel ! Voilà qui n'est pas dans les habitudes corporatives, où l'on a plutôt coutume de tuer le vin en l'avallant. Je propose une variante : Qu'au vin soit réservé un traitement de faveur ! Tant y a que Rauly ne liche plus que du Château-la-Pompe et ne compte que par pieds d'eau. Mince de barbe !

DUVAUT, en meilleure santé, va reprendre le turbin. PEYTER nous a rendu visite dans le courant du mois et se ragailardit tous les jours. J'ai mission, frangins poilus, de vous adresser de leur part leurs meilleurs souhaits.

Aux Rotes, le ventre de BLAISE ne cesse pas d'être mirifique et le père LAMIRAND chique

toujours. Malheureusement le camarade MERCIER, en glissant vers sa roto, s'est démonté une cheville et se trouve à Saint-Pothin, où l'on vient de le mettre dans le platre.

Aux guichets, un mutilé de la guerre, le sapeur BILLIET est venu aider GALLAND aux annonces.

Ouf ! Tout ça d'une traite mérite bien un pied et j'ai de la réclame. A la vôtre ! Maintenant, compagnons, laissez-moi vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire que j'espère vous revoir bientôt chacun à sa lino, ou au marbre, ou à sa roto, ou à son creuset. L'apparence n'est pas mauvaise et je crois bien que Guillaume et ses Boches — qui, quoi qu'ils disent, ne sont pas pages blanches — gobent en ce moment un bœuf pyramidal, en voyant qu'on leur ferme leurs ouvertures de paix. Ils ont beau avancer en Roumanie, Mackensen, qui est fortement en retraite, me fait l'effet de battre le briquet sur sa cuiller à pot. Remarquez aussi que ça cale sur les autres fronts. En somme, ils espéraient chiper là-bas des tas de fripe, ces chiqueurs de sortes, mais ils ont été fricotés, on avait nettoyé la casse.

Je vous le dis, ça craque !... et j'espère bien qu'au milieu ou aux deux tiers de cette année 1917, la Bochie aura à abouler ses faces et raquer un fameux quanté, comme de juste, et sans parler des étoffes. Frangins, vous qui y aurez diablement contribué, quand arrivera ce jour définitif, le jour le plus chouette qui n'y eusse, qui n'y asse et qui n'y aurasse, comme disait Théophile, vous ne ferez pas des heures en bois car nous vous attendrons. Ce n'est pas de l'encre qu'il y aura à boire ! Avec quelle joie nous ferons des pieds en disant : « Ut... ça existe ! »

LE PALLASSEUR.

N. B. — Le frère pallasseur étant, au rapport de l'âge, comme Mackensen, a employé quelques termes d'argot typographique qui ont besoin de glose. « Etre en retraite », c'est avoir la cinquantaine ; « fortement en retraite », avoir passé 65 ans.

Chacun sait ce qu'est « battre le briquet » : une « cuiller à pot », c'est un très grand composteur. « N'être pas page blanche », c'est être coupable ou complice.

« Boire de l'encre » est ce qui vous menace quand vous arrivez alors qu'il n'y a plus rien à boire.

« Etre chevrotin », avoir le bœuf ronchonneur. Un bibassier, c'est un qui aime à boire ; « ça existe » veut dire que le pied est versé, le verre plein et « ut » est le premier mot de la phrase latine : « Ut tibi prosit meri potio ! » (que ce verre de vin pur te soit salutaire) formule dont se servaient autrefois les compagnons typos en trinquant.

LA RÉDACTION.

NÉCROLOGIE

L'Equipe vient encore d'être douloureusement frappée par la perte de l'un des siens. Le 12 décembre, notre bon et sympathique camarade de la clicherie, Louis DURANTON, dont l'état de santé laissait depuis longtemps à désirer, succombait à l'hôpital Saint-Pothin.

Profondément attristée, l'équipe assure notre compagnon Claude Duranton, son frère, et sa famille de la part qu'elle prend à leur profonde douleur.

Notre ami Rémy Penel, de la librairie, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. Nous présentons à notre camarade et à sa famille l'expression de nos plus sympathiques condoléances.

(1) Nous devons à la vérité de reconnaître que notre très sympathique rédacteur est également doté d'une longueur, ou hauteur, fort appréciable. En somme, rien de la boule, comme on aurait pu le craindre.

NOUVELLES DES MOBILISÉS

Le caporal Léon DELAROCHE a abandonné Paris pour regagner Lyon où il a été de nouveau affecté à la 14^e section... provisoirement. Pour nous, nous souhaitons, d'une part que ce provisoire soit définitif, d'autre part que ce définitif soit de la plus courte durée possible... Et c'est avec une joie partagée que le caporal, posant le harnois militaire, redeviendra, et que nous le verrons redevenir simplement notre patron. 1917 verra ça !

« C'est par un triste jour de réveillon, humide et froid, que je reçois la *Gazette* et votre gentil petit mot, écrit FANGER à Bubulle. Je suis toujours aux tranchées, et aujourd'hui, ô ironie ! comme menu il y a... singe... Mince de gueuleton ! Vite la perne, pour se rattraper. » En bonne santé, n'ayant pas souffert des dernières attaques, notre rédacteur pense être en perne les premiers jours de janvier.

C'est seulement par une lettre de Brignon que nous avons des nouvelles d'Henri FO-REST. Il est en bonne santé et, au moment où le Babouin nous écrivait, il était en train de froter ses souliers après avoir fait sa petite partie de manille.

Bubulle est navré. Imaginez-vous qu'avec son Message il faillit noyer le benjamin COL-LIAUD sous son « déluge de littérature » ! Heureusement, il ne l'a qu'« abasourdi ». Éneste effet ! Néanmoins, André se porte bien. Nous l'attendions le 26, mais sa perne a été remise aux premiers jours de janvier. Il adresse ses meilleurs vœux à tous.

Charles CHAYARD, dont on a remis l'avant-bras sur une planchette, est toujours provisoirement à l'hôpital, mais au lieu de lui faire faire de la mécanothérapie là-bas, on va peut-être le renvoyer en convalescence chez lui, où il fera de la mécano à son gré. Cependant, rien de décidé encore. Notre sergent envoie ses meilleurs souhaits aux poilus.

Pétrus JANET est venu faire un petit tour le 25. Toujours gros et gras, le *Maigriot* pense que jusqu'au printemps, il n'y aura rien de changé dans sa situation. Amical bonjour.

Jules PERRIER continue à être téléphoniste au 279^e territorial, secteur 97 : « J'ai changé complètement de pays et j'habite maintenant les hauts sommets, comme qui dirait celui de directeur de l'Horloge. Bravo pour le Message au Benjamin et, tu sais, je m'y connais en message, mais si tu avais voulu le passer par le fil, j'aurais été obligé de te le refuser parce que que long : Trente mots, mon vieux, pas un de plus... Mais je trouve notre benjamin kolossalement trop modeste ». (Lettre à Bubulle.) Casimir, en ce moment dans le froid et la neige jusqu'au cou espère que pour Pâques, il embêtera Voet en criant : « En haut, la S ! ». — Le diable t'entende. Casimir, le diable t'entende ! Car, au vrai, je ne vois guère que lui qui puisse faire la pige au vieux bon dieu boche, bardé de fer et de gaz malodorants. — Amitiés et souhaits les meilleurs aux poilus et aux copains et vœux de complet rétablissement à l'ami Peyter.

« Je ne vais pas trop mal. On vit bien, mais par exemple on travaille dur, écrit Auguste PERRIN à Bubulle. Exercices pratiques, théories, conférences, tout se succède avec rapidité.

Qu'il faut en savoir des choses pour être officier et se faire casser la g... Encore un mois et demi de cette vie et j'irais vous voir. » Par lettre à Raully, notre élève-officier nous adresse ainsi qu'aux poilus ses souhaits de bonne année et de prompt fin de la guerre. — Pour Pâques, ami Perrin, pour Pâques, c'est Casimir qui l'a dit.

« La pluie et la boue qui persistent et que la présence de Casimir n'aurait même fait supporter, écrit Claudius VIALET, m'obligent à vous dire que le temps est affreux et cela doit durer jusqu'en mai, paraît-il. Souhaitons que d'ici là la guerre... ». — Pour Pâques, mon vieux chef, le 8 avril, c'est Casimir... mais je l'ai déjà dit. — Notre sergent-major pense que la fin du cauchemar arrivera sans qu'on ait besoin du concours du Grand-Gognard, de Raully, du Gascon, de François. (Chef, vous oubliez le petit Bulard !). — Aux poilus, à toute l'équipe, à toute la boîte, Vialet adresse ses vœux de bonne santé.

Henri COQUET est de nouveau autour de Verdun et le train sanitaire s'approche davantage de la ligne de feu. « On se sent un peu plus poilu » dit notre infirmier. Il espère venir en perne au début de janvier et en attendant adresse aux poilus et à l'équipe ses meilleurs souhaits.

Au repos, attendant d'un moment à l'autre de regagner ces vieilles tranchées, par un temps froid, pluvieux et dur, Fernand SAU-ZET, en bonne santé, nous envoie ses vœux les meilleurs.

Lettres à M. Cizeron :

Le maréchal des logis BOURDERIONNET remercie de l'envoi de la *Gazette*. Sa lecture lui fait retrouver par la pensée la vie neuve des beaux jours passés au journal.

JEDUC est en bonne santé et toujours plongé dans la photographie.

L'adjudant ZILL, qui n'a pas encore quitté les Minimes, est occupé à se marier. Nous lui adressons nos meilleurs vœux de bonheur.

× × ×

Marius GAGNIEUX, versé aux autos, après avoir refait les étapes obligatoires que l'ami Terry avait déjà faites, à Vancia, est de retour à la Part-Dieu, où il suit conférences sur conférences touchant tous les organes de l'auto. Meilleurs souhaits aux poilus.

× × ×

ROTATIVES. — Paul DESVOY a attrapé une bonne bronchite qui lui a procuré jusqu'à 39° de fièvre, mais ça va mieux et il va quitter l'ambulance 216 pour le dépôt divisionnaire et une perne. Il a vu Bouyouad sans pouvoir lui parler, lorsque son bataillon montait pour l'attaque du 15. J'ai adressé ses félicitations à notre François-Joseph, mais nous devons lui dire que ce dernier a renoncé à soutenir sa candidature, non pas parce qu'il a les foies tricolores, mais parce qu'il se rend compte qu'il n'arriverait jamais à apprendre le hongrois. — Pierre BERTHELOTET, complètement remis va rejoindre son dépôt. — EMPEYTA (carte au père Jules) nous adresse du camp de Giessen ses meilleures amitiés. Sa santé est parfaite. — GOLLIER, reconnaissant de l'accueil que lui ont fait les collègues, est rentré à bon port. Comme père de quatre enfants, il est resté à Thana à la compagnie hors-rang, pour l'ordinaire. Il y trouve un cheveu, le caporal étant en perne et lui n'ayant pas l'habitude de ce étonné. Enfin il se débrouille tout de même. Meilleurs vœux et amicale poignée de main à tous.

De Marseille, le caporal Joseph MAREL sou

haïte bon courage à tous les copains du front de France où il vient de faire 28 mois. Il partait, le 19, pour Salonique : « Si je fais encore 28 mois là-bas, dit-il, j'aurais droit à la retraite ». Amitiés à tous. — Jean MIOCHE a été blessé à la main par un éclat d'obus devant Douaumont, le 15. Il est à l'hôpital à Saint-Nicolas-du-Port (M.-et-M.). Amicale poignée de main. — Il y a un mètre de neige sur le sommet des Vosges où se trouvent Henri MOREL et ses chiens. Malgré les difficultés de ravitaillement, le pinard qui n'est pas mauvais n'a pas augmenté de prix. En nous adressant une cordiale poignée de main, sans oublier ces dames, Morel nous assure que les chiens tiendront jusqu'au bout — Charles MULNET nous envoie ses meilleurs vœux. Le temps est affreux, mais Charlot espère venir en perme fin janvier. — Au repos pour le nouvel An. le « général » PETIN va fêter un petit peu cette nouvelle année qui, il l'espère, sera plus clémente que l'autre. En même temps le « général » nous envoie ses meilleurs souhaits avec l'espoir d'un prompt retour. — D'Henri ROUCHON tous ses vœux de bonne année. — Un peu de cafard a accompagné le retour au front d'Ambroise SIMOND, mais ça passe, la santé se maintient. Bonjour à tous, en particulier à Pipette.

GLICHERIE. — Etienne CLAUD a quitté Beauvais pour les environs de Vesoul en Haute-Saône, d'où il doit aller dans les Vosges. En attendant, il adresse à tous ses meilleurs souhaits. — Temps affreux, barbotage dans la boue, bombardement qui démolit les tranchées, réparations des susdites, voilà la vie de Louis GARIN. Notre maître cliñheur en bonne santé malgré tout, nous envoie ses souhaits les plus amicaux.

SERVICE DE L'IMPRIMERIE. — Léonard RUI CHOUX est heureux de savoir que tout le monde va bien. Lui ne se plaint pas et adresse à tous une bonne poignée de main.

× × ×

Victor MALLEVAL est depuis quelque temps assez tranquille à la Part-Dieu. Il souhaite que l'année qui vient soit la dernière du grand conflit et adresse ses meilleurs amitiés à tous les camarades.

J. GALLON est en Somme dans la boue et s'apprêtait à remonter aux tranchées. Il nous envoie ses meilleurs vœux et souhaite que 1917 voit la rentrée triomphale de toute l'équipe en rue Bellecarrière.

× × ×

Martinetti d'autre part a reçu les nouvelles de :

Léon RICHARD. Le grand-père de la 2^e section a passé du secteur 150 au 200 ; le temps est horrible, la santé bonne et il pense venir en perme en janvier. Cordial bonjour et meilleurs souhaits aux poilus ou non.

Pierre PINTAPARIS a reçu la « Gazette » et puisqu'elle ne donne aucune mauvaise nouvelle des camarades, tout est pour le mieux. Il présente à Flocard ses sincères condoléances pour la perte de sa mère. « Les années passent, les morts s'accumulent à l'arrière comme à l'avant, les événements se succèdent, des changements se produisent, il n'y a que la guerre qui poursuit son petit bonhomme de chemin ». Dans le secteur de Pinta, c'est un roulement sans arrêts, un raffût de canonnade. Le 16, coup de filet qui a ramené un troupeau de prisonniers boches qui attendaient la fouille et l'interrogatoire, marqués dans la boue jusqu'au genou, mais l'air satisfait et le visage souriant, heureux d'être sortis de l'enfer. A part ça, neige et boue, hommes, chevaux, canons ne sont que des paquets de mélasse. Santé bonne, après forte grippe et entérite. Amitiés et bons souhaits à tous.

SOUPE nous adresse ses, souhaits de bonne année, ses vœux de fin de guerre, fin que verra, assure-t-il, 1917. Bubulle est un posticheur. Soupe a juré fidélité à son épouse, n'a qu'une parole et l'exécute fidèlement... Cependant ça ne l'empêche pas d'essayer de faire des chomus. Seulement les quelques Drounaises tentantes sont loties. Pauvre Soupe !

× × ×

Camille BERNARD (lettre à Grebot), en parfait état de santé, adresse à l'équipe et aux poilus ses meilleurs vœux pour 1917 : Prompt retour.

LE GÉNÉREUX G. V. C.

(Conte de Noël)

En ce soir de Noël, le camarade La Tuite, G. V. C. grand et gros, affecté à la garde de prisonniers, avait copieusement réveillonné et notablement accolé la bouteille. Aussi son moral était-il d'une hauteur... C'est inconcevable ce que ce bon La Tuite planait au-dessus de la mêlée !

Après avoir manœuvré — en pensée et en discours pâteux — les tanks, les autos, les canons et les hommes avec une effrayante dextérité, et définitivement écrasé l'Allemagne au champ des Bouleaux, notre G. V. C. remaniait superbement la carte d'Europe quand il parvint à la maisonnette à un étage où il était logé. Il retomba d'un coup dans la plate réalité. Sur le seuil, une forme sombre était couchée.

— A... allez coucher ! gronda La Tuite, pensant que ce devait être un chien. Rien ne bougea. Vacillant, il regarda de plus près : c'était un prisonnier boche ivre pour le moins autant que l'armée allemande tout entière en septembre 1914. Notre G. V. C. se redressa dans une attitude de noble mépris :

— Sauvage ! Barbare ! Salaud ! T'avais donc pas assez bu en Champagne ! J't'recoumais bien là... Des co... ochons, oui des c... ochons ! Ça s'empiffre sans m'sure... et pis voilà !

Mais, je vous l'ai dit, La Tuite planait bien au-dessus de la mêlée. Un attendrissement l'envahit.

— Après tout, vieux, t'es p't'être comme moi, tu l'as pas voulu... J'vas t'monter ; quand t'auras eu, tu regagneras ton gourbi.

Et la Tuite, après avoir miraculeusement réussi à changer le Boche sur son dos, gravit péniblement l'escalier, pénétra dans sa chambre et, entre les rideaux, jeta lourdement son fardeau sur le lit.

— Boahh ! fit-il. Pauv' vieux ! Ça fait chaud. Nous boirons ben un litre, pas vrai ? J'vas l'chercher.

Il redescendit donc, mais, sur le seuil — ô surprise ! — un second Boche, ivre comme le premier, était étendu.

— Ben, vrai ! D'où qu'tu sors ! ... T'es encore aimable d'avoir attendu qu'j'monte ton copain... Bah !... J'vas t'monter aussi... Pis, j'prendrai deux litres.

Notre G. V. C. monta le second compagnon et, entre les rideaux, l'envoya sur le lit rejoindre le premier. Puis, s'épongeant, soufflant, monologuant, il descendit quérir le pinard.

Sur le seuil — Non ! mais alors ! — sur le seuil, un troisième prisonnier boche, plus ivre encore peut-être que les deux premiers, était allongé.

— Ah ça, dit la Tuite. Ah ça ! En voilà un troisième à présent !... Ben, mon vieux... tu peux t'fouiller.

Il s'apprêta à l'enjamber, puis :

— Au fait, avec c'tui-là, ça fera quatre... Deux litres... Une chopine chacun... N'y a rien à dire...

Rassemblant toute sa bonne volonté, le G. V. C. réussit à charger ce troisième visiteur. Mais, bon dieu ! qu'il fut donc dur à hisser. Deux fois, il fallut faire l'haïte dans l'escalier. Enfin, entre les rideaux, l'ivrogne alla, sur le lit, rejoindre les deux autres.

La Tuite descendit alors chercher les deux

litres, bien qu'il se sentit terriblement las...
Mais — ô stupeur ! — sur le seuil...

— Vingt bons dieux de vingt bons dieux !
Le cantonnement s'a donc tout saoué à
c'theure. N'en v'la encore un !... S'figurent
p't'êt que c'est l'hôpital... Rien d'fait, bon dieu
d'sort ! Tu peux crever là !

Et faisant demi-tour, La Tuîte remonta. Ce
ne fut pas sans peine qu'il regagna sa cham-
bre, mais à la porte il trébucha, tomba de
son long et sans transition s'endormit d'un
profond sommeil...

Le jour était déjà grand quand la fraîcheur
le réveilla. L'air frais pénétrant par la fenê-
tre ouverte à deux battants, gonflait les ri-
deaux de cretonne qui encadraient l'embrasa-
sine. S'étant mis debout, les reins moulus, la
tête lourde, La Tuîte resta un instant immo-
bile et songeur, puis le souvenir demi-vague
de ses trois Boches lui revint. Il alla au lit,
écarta les rideaux. Rien.

— A sont parbis, pensa-t-il. Soyez donc gé-
néreux. Ces salauds-là auraient bien pu m'ré-
veiller pour me dire merci.

Il pensa alors au quatrième, celui qu'il n'a-
vait pas voulu monter, alla à la fenêtre et
regarda... Horreur ! Le Boche d'en bas, c'était
un cadavre... Et d'un seul coup la vérité
inonda La Tuîte d'une éclatante lumière.

Il n'avait eu affaire qu'à un Boche, mais —
cré vingt bons dieux d'sort ! — trompé dans
le noir par les rideaux, au lieu de le mettre
sur le lit, il l'avait jeté trois fois par la
fenêtre !...

Cré bon dieu de bon dieu !

MONSIEUR PÈRE BULARD.

LA LYRE DU FRONT

Ballade à la manière de Villon

*La Parisienne névropathe
Amoureuse de l'argonji
Malgré son cocktail à l'épate
Et son excentrique extra-dry,
S'écrie à présent, demi-folle,
En lisant un vague canard
Au Ritz, voire même au Bar Biard :*
« Il n'est pas de bon jus sans grolle ! »

*Que dit le cuisot écarlate
A ses gnasses, tous les midis ?
Que dit le bouf à ses lattes,
Le merlan à son lingue, et puis
Le conducteur à sa chignolle
Et le fourrier à son doublard,
Et le tombé à son brancard ?*
« Il n'est pas de bon jus sans grolle ! »

*Le jus sans grolle, c'est, ma chatte,
Tout comme un sapeur sans outil,
Un aveugle sans cul-de-jatte !
C'est un sultan sans ses houris,
Quatre-vingt-neuf sans carmagnotte,
Héloïse sans Abélard,
Et les percots sans leurs bobards.*
« Il n'est pas de bon jus sans grolle ! »

ENVOI

*Prince, si tu n'as pas tes grolles
En revenant chez toi, peinarid,
Tu gueuleras ce canular :*
« Il n'est pas de bon jus sans grolle ! »

Sapeur Quiniri GRACUNUS.

Franz-Josef et Charles I^{er}

A Paul Desvoy.

C'est bien par pure modestie que le souve-
rain de l'empire austro-hongrois appelle ses
Etats la « Double Monarchie, car il n'est rien
moins, par la grâce de Dieu, que

Empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie,
roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclava-
nie, de Galicie, de Lodomérie et d'Illyrie, roi de Je-
rusalem, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane
et de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Sty-
rie, de Carinthie, de Carniole et de Bukovine, grand
prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc
de la Haute-Silésie et de la Basse-Silésie, duc de Mo-
dène, de Parme, de Plaisance et de Guastalla, duc
d'Auschwitz, de Zator, de Terchen, de Frioul, de
Raguse et de Zara, comte pricier de Habsbourg et
du Tyrol, de Uybours, Goritz et Gradisca, prince de
Trente et de Brixen, margrave de la Haute et de la
Basse-Lusace et, en Istrie, comte de Hohenemb,
Feldkirch, Brizance et Sonnenberg, seigneur de
Trieste, de Cattaro et de la marche Wende, grand
voivode de la voïvodie de Serbie.

Ami Julot, ne penses-tu pas que voilà qui
aurait fait une fameuse carte de visite pour
quelqu'un que tu connais bien ?

LE MATELOT ET LE BOURGEOIS

A un matelot prêt à s'embarquer pour un
long et difficile voyage, un bourgeois, ami de
son *home* et de sa sécurité, disait :

— Tu t'en vas ainsi et tu ne penses même
pas au danger que tu vas courir !

— Que voulez-vous ! répondit le marin, c'est
le métier, et nous exerçons ce métier-là de
père en fils dans ma famille.

— Et comment ton père est-il mort ?

— Dans un naufrage. Son navire a péri corps
et biens.

— Et ton grand-père ?

— Son bâtiment a pris feu en pleine mer.
On n'a jamais su ce qu'était devenu l'équi-
page.

— Et comment, après ces exemples, oses-tu
encore t'embarquer ?

— Monsieur, permettez-moi une question.
Comment est mort monsieur votre père ?

— Mais... Dans son lit, bien tranquillement.

— Et votre grand-père ?

— Dans son lit aussi, parbleu !

— Et vous osez encore vous coucher ! !

La Poule et le Pigeon

Au temps jadis, la poule savait aussi bien
voler que le pigeon, mais la poule avait le
caractère querelleur, batailleur, et ne cessait
de maltraiter le pigeon. Partout où celui-ci
volait, il était poursuivi par son ennemi.

Un jour qu'ils furent de nouveau aux prises,
le pigeon reçut une blessure assez profonde et
le sang lui rougissait les pattes.

Le bon Dieu qui avait tout vu dit alors :

— Désormais, la poule ne pourra voler plus
haut que six à huit pieds, mais le pigeon vo-
lera comme par le passé ; cela mettra un terme
à ces disputes et ces batteries continuelles.

C'est pour cela que la poule ne sait plus
voler et que le pigeon a les pattes rouges.